

La Ruée vers la Roumanie des entrepreneurs italiens

Lynda DEMATTEO



La Ruée vers la Roumanie des entrepreneurs italiens
Circulations, asymétries, narrations

LYNDA DEMATTEO, AZILIZ GOUZEZ
JUILLET 2009

CETTE NOTE PRÉSENTE SOUS FORME SYNTHÉTIQUE LE CONTENU DE L'ÉTUDE ETHNOGRAPHIQUE PUBLIÉE PAR *NOTRE EUROPE* SOUS LE MÊME TITRE.

PHOTO DE COUVERTURE : TIMIȘOARA, 2008 © RIP HOPKINS/AGENCE VU'



Lynda DEMATTEO

Chargée de recherche au Laboratoire d'Anthropologie des Institutions et des Organisations Sociales (LAIOS, EHESS-CNRS, Paris), elle est l'auteur d'une thèse sur la Ligue du Nord publiée en 2007 aux éditions du CNRS : *L'idiotie en politique. Subversion et néo-populisme en Italie*. Elle poursuit des recherches sur les pratiques et les représentations politiques qui sortent des cadres institutionnels dans l'Europe contemporaine.



Aziliz GOUEZ

Responsable des recherches de *Notre Europe* sur l'identité européenne, elle a conçu le projet « Fabriques de l'Europe », qui interroge la façon dont l'Europe se vit et se construit au quotidien. Fruit de recherches croisées entre l'Italie et la Roumanie, la Pologne et l'Irlande, la Serbie et la Suède, ce projet met au jour de nouveaux espaces transnationaux apparus à la faveur de l'élargissement européen, les espoirs et les tensions qui les traversent.

Sommaire de l'étude

I - Le « mythe du Nord-Est » ou le capitalisme sauvage en Europe

- 1.1 La Padanie, une anti-nation
- 1.2 Le parti de soi-même
- 1.3 La « sécession invisible » ou la fuite des entrepreneurs vers l'Est
- 1.4 Le goût de l'aventure et l'appât du gain
- 1.5 Narrations et contre-narrations dans le Nord-Est

II – La Ruée vers l'Est

- 2.1 Archéologie de l'espace économique italo-roumain
- 2.2 Le retour des pionniers italiens
- 2.3 Le Banat ou l'Eldorado roumain
- 2.4 Les Italiens de Timișoara : une communauté diffractée

III - Globalisation made in Italy

- 3.1 L'effacement des travailleurs roumains
- 3.2 La marchandisation des femmes
- 3.3 Recyclage, trafic de déchets et « régions décharges »
- 3.4 Cris de révolte patronale

Dès la fin des années 1980, nombre de petits entrepreneurs italiens ont fait le pari d'aller s'installer en Roumanie. Les témoignages de ces étranges « pionniers » du libéralisme dessinent les contours d'une Europe en pleine mutation. Réalisée dans le cadre du projet *Fabriques de l'Europe*, coordonné par Aziliz Gouez, cette étude éclaire les liens économiques et culturels qui se sont noués entre l'Italie et la Roumanie depuis la Chute du Mur de Berlin. Nous avons voulu par là remédier au manque de connaissance et de reconnaissance qui touche les espaces transculturels apparus au sein de l'Union élargie. Montrer les influences réciproques, les lieux où les frontières disparaissent et deviennent fluides, semble encore problématique, comme le prouve la vague de xénophobie qui frappe aujourd'hui les Roumains en Italie.

Les crispations nationalistes nous empêchent en effet de saisir l'ampleur des transformations en cours. L'ouverture des frontières dans l'Union des vingt-sept a favorisé l'émergence d'espaces économiques transnationaux qui bousculent nos représentations politiques. Le concept traditionnel de souveraineté territoriale est redéfini. De nouveaux assemblages socio-économiques apparaissent, dont les contours restent très vagues. Dans ce contexte, l'anthropologie politique se révèle utile pour étudier ces déplacements qui s'effectuent aux niveaux infra et supra-national et qui échappent aux contrôles institutionnels étatiques. À l'intérieur de l'Union élargie, ce n'est plus seulement la politique, ce sont aussi les stratégies individuelles des acteurs économiques qui donnent forme et sens à l'espace : l'intérêt particulier s'émancipe des contraintes collectives et organise de manière inédite de nouveaux espaces. Des appartiances anciennes ou nouvelles peuvent alors s'exprimer à la faveur de cette autonomisation de l'économie.

Ainsi nous sommes-nous intéressées en priorité à deux espaces complexes qui connectent des sphères culturelles différentes : le Nord-Est

de l'Italie, au carrefour entre l'Europe du Sud et l'Europe centrale, et le Banat roumain, qui relie l'Europe centrale et les Balkans. Ces régions-charnière profitent aujourd'hui de l'ouverture des frontières intra-européennes pour redéfinir leur position stratégique et réécrire leur passé. Le Banat d'un côté, la Vénétie, la Lombardie, le Trentin Haut-Adige et le Frioul de l'autre, étaient toutes intégrées dans l'Empire austro-hongrois et trouvent aujourd'hui une occasion historique de renouer des liens interrompus (ou pour le moins entravés) par le Rideau de fer. C'est de cette transition que nous avons voulu rendre compte.

« Trevișoara » : la rencontre de Trévise et de Timișoara

Aujourd'hui, les relations économiques entre l'Italie et la Roumanie sont caractérisées par un double mouvement : l'implantation de nombreuses industries manufacturières italiennes dans la région du Banat, à l'Ouest de la Roumanie, et l'arrivée massive, à partir de 2002, de travailleurs roumains en Italie (ceux-ci sont le plus souvent originaires de l'Est du pays). Cet espace de relations est décrit comme un « archipel productif » par Ferruccio Gambino et Devi Sacchetto, deux sociologues de l'Université de Padoue. Il s'agit d'un entrelacs de relations d'échanges qui connectent entre eux des espaces de production non-contigus. Ces systèmes complexes restent souvent dans l'ombre par comparaison à ceux des multinationales, qui recourent à des systèmes logistiques standardisés. Ces réseaux d'échanges, dont on mesure mal la portée économique (parce qu'ils sont moins importants ou parce qu'ils empruntent des voies illégales), sont extrêmement riches d'un point de vue social et culturel, et finissent par constituer des espaces qui ont leurs propres structures de pouvoir.

Les déplacements professionnels des Italiens sont communément définis comme « pendulaires » (généralement hebdomadaires). Rares sont ceux qui décident de s'installer en Roumanie, à moins qu'ils n'épousent une

Roumaine. De son côté, l'émigration roumaine vers l'Italie est de nature « circulaire », saisonnière en fonction des activités, ou temporaire en fonction des projets personnels. Ces allers et retours sont facilités par la compagnie régionale *Carpatair* et les compagnies *low cost* (*Ryanair*, *Wizz Air*, etc.) qui exploitent les lignes entre l'Italie et la Roumanie. Nous sommes confrontés, non pas tant à des communautés structurées (roumaine en Italie et italienne en Roumanie), qu'à un ensemble de mouvements croisés qui finissent par former un espace économique transculturel. Ainsi, depuis maintenant vingt ans, Italiens et Roumains travaillent ensemble dans l'intérêt de leurs pays respectifs.

Des faits divers particulièrement violents ont nui à une juste représentation de ces nouvelles relations italo-roumaines. Souvent, les médias transalpins dénoncent les aspects les plus négatifs de la globalisation et diffusent des peurs, sans prendre la mesure de la transition industrielle en cours à l'échelle du continent. Au contraire, en prêtant attention aux acteurs économiques, nous mettons en évidence que les liens noués entre les deux pays, malgré des asymétries évidentes, ont contribué à un transfert de richesse (en terme d'investissements, mais également de compétences techniques et professionnelles) et favorisé un rééquilibrage entre l'Ouest et l'Est de l'Europe. Dans quelle mesure les districts industriels italiens constituent-ils des modèles de développement pour les pays de l'Est ? Comment la greffe prend-elle ? Ne faut-il pas considérer la nouvelle interdépendance entre l'Italie et la Roumanie comme une occasion de progrès pour les deux pays, et non pas seulement comme un processus de déqualification qui, d'un côté, voit partir à l'Est les usines italiennes (avec pour conséquence une détérioration des standards de qualité) et, de l'autre, émigrer vers l'Ouest les travailleurs roumains les plus qualifiés (lesquels se trouvent ensuite sous-employés dans le pays d'accueil) ?

Nous avons décrit le paysage culturel dans lequel se nouent ces échanges asymétriques à travers une série d'interviews avec des entrepreneurs

italiens qui opèrent en Roumanie. Nous voulions restituer leur expérience roumaine et comprendre comment celle-ci a pu modifier leur vision de l'Italie et de l'Europe. Les allers et retours constants de ces entrepreneurs entre les deux pays font d'eux des trans-migrants ; cela modifie substantiellement leur point de vue et détermine une certaine distanciation par rapport aux représentations communément répandues en Italie. Ils ironisent sur la peur du Roumain qui s'est diffusée ces dernières années dans leur pays et font preuve d'un intérêt renouvelé pour le destin du continent européen. De manière significative, ils ont appuyé l'entrée de la Roumanie dans l'Union européenne, tandis que beaucoup d'Italiens manifestent encore leurs inquiétudes quant aux conséquences de cette adhésion.

Le mythe du Nord-Est

Nous voulions tout d'abord comprendre l'organisation narrative de ce nouvel espace transnational. Nous sommes parties de l'analyse de ce que l'on appelle en Italie, le « mythe du Nord-Est » à travers les écrits des fédéralistes italiens et les dénonciations des auteurs de romans noirs proches du mouvement de contestation des années 1970. Ce « mythe du Nord-Est » peut être compris comme la transposition italienne du mythe de l'Ouest américain. En 1996, le célèbre journaliste Gian Antonio Stella raconte son périple dans le Nord-Est de l'Italie dans un livre intitulé *Schei* (« argent » dans le dialecte de la Vénétie). Il évoque d'incroyables succès économiques et souligne que les Vénètes ont finalement trouvé l'Amérique chez eux et qu'ils ne sont plus contraints d'émigrer comme par le passé. Cette région était en effet une des plus pauvres d'Italie jusqu'au début des années 1960 et une bonne partie des émigrés italiens en sont originaires. C'est aussi pour cette raison que le mythe américain fait partie intégrante de la culture vénète. Les entrepreneurs vénètes transfèrent actuellement cette expérience historique à l'Est et appellent « *Far East* » les anciens pays du Bloc communiste qui sont passés en moins de dix ans

du « socialisme réel » au « capitalisme réel ». Cela constitue pour eux une « Nouvelle Frontière » au cœur de l'Europe.

La construction du « mythe du Nord-Est » est indissociable de l'émergence politique de la Ligue du Nord, dans la mesure où les « narrations du succès » s'articulent avec l'idéologie autonomiste de ce parti. En effet, cette dernière est le fruit d'un capitalisme particulier, celui de la *Terza Italia*, qui n'est ni le Nord métropolitain (Gênes, Turin, Milan), ni le *Mezzogiorno*, mais le Nord provincial qui a connu un développement tardif, mais spectaculaire. Le « mythe du Nord-Est » est l'expression d'une incroyable revanche sur la pauvreté qui se traduit malheureusement trop souvent en égoïsme forcené et en hostilité à l'égard des institutions nationales qui ont longtemps négligé ces territoires et considéré avec mépris leurs habitants. La Ruée vers la Roumanie serait en quelque sorte l'une des conséquences du processus de détachement politique catalysé par la Ligue du Nord. Le politologue Ilvo Diamanti voit ainsi dans la fuite des industriels italiens vers la Roumanie une véritable « sécession invisible ».

Il est singulier que les régions italiennes qui se projettent le plus à l'étranger sont celles qui produisent par ailleurs les discours les plus xénophobes, mais cette contradiction entre internationalisation et réactions xénophobes est seulement apparente. Les populismes servent indirectement certains intérêts économiques, même lorsqu'ils renient les réalités transnationales. En refusant de reconnaître aux étrangers les droits les plus élémentaires, en tentant de limiter leurs mouvements et en les maintenant dans la clandestinité, ils favorisent une politique des bas salaires qui doit inciter à la discipline et au travail dans la guerre contre les concurrents chinois. Cette conception agressive des relations commerciales fait du système économique un jeu à somme nulle (ce que l'un gagne, l'autre le perd) et débouche sur le nationalisme économique et l'impérialisme.

Le « retour » des pionniers italiens

Nous nous sommes également intéressées au passé des liens italo-roumains. Ces liens sont en effet beaucoup plus anciens qu'on peut le penser de prime abord : les Italiens ont été présents dans le Banat depuis que ce territoire a été soustrait aux Ottomans par les Autrichiens, au début du XVIII^e siècle. Les Vénètes et les Frioulans en particulier ont participé au mouvement de colonisation et de développement économique encouragé par l'Impératrice Marie-Thérèse, et qui fit du Banat une région multiethnique et prospère. Ces liens économiques et culturels furent encore renforcés de la seconde moitié du XIX^e siècle (c'est-à-dire à partir de la première globalisation) jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Timișoara accueillait alors une communauté italienne nombreuse et active. La défaite des fascismes et l'avènement du communisme en Roumanie ont considérablement entravé ces échanges historiques entre les deux pays latins, sans les rompre totalement. Les Italiens sont très vite « revenus » dans le Banat, avant même la chute du régime de Ceaușescu. Dans les années 1960 déjà, Timișoara était une destination de tourisme sexuel pour les hommes italiens. Puis, à partir des années 1980, les industries textiles du Nord-Est passèrent des accords avec les usines d'État roumaines pour sous-traiter une partie de leur production, ensuite étiquetée en Italie. Avec la Chute du Mur de Berlin, les relations économiques déjà engagées à la faveur de la corruption du régime communiste se sont intensifiées, jusqu'à constituer aujourd'hui un véritable système de production transfrontalier qui catalyse le développement spectaculaire de la région de Timișoara. Isolés pendant des années par la dictature communiste, les Roumains du Banat se réjouissent aujourd'hui de la présence des investisseurs étrangers et revalorisent leur passé multiculturel pour mieux affirmer leur vocation européenne.

Paola Gallo, chef d'entreprise à Timișoara, pense que les petits entrepreneurs italiens ont encore leur rôle à jouer en Roumanie parce qu'ils sont riches d'une culture industrielle qui s'accorde bien avec l'esprit des

Roumains. « L'esprit pionnier » dont ces petits entrepreneurs ont fait preuve en se projetant vers l'Est de l'Europe est sans aucun doute admirable. Par contre, nous ne pouvons que dénoncer certaines des conséquences sociales des asymétries économiques qui structurent l'espace italo-roumain. Ainsi, nous avons cherché à déterminer les aspects les plus préoccupants de la globalisation telle qu'elle se joue en Roumanie : principalement le manque de reconnaissance dont souffrent les travailleurs roumains dans les unités de production étrangères, la marchandisation des femmes, qui n'est pas réductible à la prostitution, mais recouvre également toute une série de tâches domestiques aujourd'hui externalisées.

Globalisation made in Italy

Comme l'affirme l'anthropologue roumaine Smaranda Vultur : « En Roumanie, le global passe par l'italien ». Les usines italiennes en Roumanie sont en effet le lieu d'une acculturation professionnelle comme le montrent dans leurs travaux d'anthropologie économique Cristina Papa et Veronica Redini. Les Romains qui travaillent pour les entreprises italiennes deviennent « transparents » au même titre que leurs compatriotes émigrés, car ils doivent non seulement se conformer aux modèles professionnels et aux standards italiens et, surtout, renoncer à toute forme de reconnaissance, dans la mesure où les produits qu'ils fabriquent sont étiquetés *Made in Italy*. Dans l'esprit des techniciens italiens qui travaillent en Roumanie, leur pays est le pôle de la beauté tandis que la Roumanie est celui de la laideur. Un mot traduit cette idée : la « *romenata* ». C'est ainsi que les techniciens italiens désignent une chose mal faite. Cette expression souligne la dépréciation dont le travail des Roumains fait l'objet, quand bien même les grandes marques italiennes (*Armani, Max Mara, Prada, Geox...*) font fabriquer leurs articles par des mains roumaines. Paradoxalement, plus le processus de production s'internationalise, plus le marketing met l'accent sur la localisation et l'identité des produits. Les délocalisations font ainsi l'objet d'une occultation : les produits traversent les frontières dans l'ano-

nymat, ils sont ensuite relocalisés par des signes élaborés par le marketing pour être commercialisés sur le marché global (c'est une certaine image de l'Italie qui est vendue). Le Roumain serait-il destiné à rester dans l'ombre de l'Italien ?

Les femmes roumaines sont les premières à subir ce processus d'effacement : celles qui constituent une main d'œuvre obéissante dans les usines italiennes en Roumanie, mais aussi toutes celles qui sont employées comme aides ménagères aujourd'hui en Italie. Il faut ici rappeler qu'en 1989, la situation économique de la Roumanie était comparable à celle de l'Europe occidentale en 1945. Dans de telles conditions, on peut imaginer que les familles aient pu envisager de commercialiser l'ensemble des services qu'offrent les femmes. Encore aujourd'hui, le travail de soins offert par les femmes à l'étranger est perçu comme une ressource importante par les dirigeants roumains, en réponse aux besoins de pays occidentaux dont la population vieillit et où les femmes tendent à déléguer le travail domestique. Les femmes originaires des pays de l'Est, souvent clandestines, fournissent ainsi une main d'œuvre à bas coût pour les tâches domestiques ou le soin aux personnes âgées. En Italie, ces femmes étrangères, les *badanti*, font désormais partie du paysage familial, comme les domestiques du passé. Elles sont intimement connues, mais socialement invisibles.

Le développement de la Roumanie n'est pas seulement favorisé par l'argent que les expatriés renvoient à la maison, mais aussi par toute une économie du recyclage qui révèle, d'un côté, des aspects très positifs, mais de l'autre, des particularités plus inquiétantes. Certains équipements des villes de l'Ouest se trouvent ainsi réutilisés en Roumanie : les tramways qui circulent aujourd'hui dans les rues de Timișoara viennent de Brême, tandis que les bus ont été rachetés à la ville de Padoue. Les industriels de l'Ouest recyclent leurs machines obsolètes en les revendant ou en les transférant dans leurs usines à l'Est. Ils s'emploient également à commer-

cialiser les produits qui n'ont plus de marchés à l'Ouest. Les mafias sont parmi les premières à profiter de ces logiques économiques et prospèrent à l'Est dans les activités de recyclage (marchandises et voitures volées, argent sale, etc). Enfin, il faut mentionner le problème du retraitement des déchets, dans un pays qui ne dispose pas des structures adaptées et où les élites sont plus préoccupées par la croissance que par la qualité de l'environnement. Ce trafic de déchets industriels risque de transformer des zones entières de la Roumanie en « régions poubelles ». Certains faits semblent donner corps aux paroles de l'un des entrepreneurs que nous avons interrogé : « La Roumanie est Naples faite nation ».

Nous avons recueilli de nombreuses manifestations critiques auprès des entrepreneurs italiens qui travaillent en Roumanie, c'est-à-dire chez les acteurs même du processus d'acculturation capitaliste, et ce fut pour nous une surprise. Faire entendre une pluralité de voix, souvent discordantes, par rapport aux discours gestionnaires ou idéologiques auxquels nous sommes habitués lorsqu'il est question des délocalisations, est sans aucun doute l'un des principaux objectifs de cette étude ethnographique. Les entrepreneurs ont voulu nous faire part de leurs préoccupations – à l'instar d'Antonio Gambirasio, entrepreneur du textile installé en Moldavie roumaine, qui se préoccupe aujourd'hui des effets de la crise en Roumanie :

« Si l'on considère la situation de ce pays, on peut se faire une idée assez juste de ce qui se passe dans le monde aujourd'hui. Nous sommes allés dans un pays, nous l'avons « libéré » d'un tyran qui jusque-là était bien commode pour tout le monde et nous avons transféré là-bas un système qui était déjà en faillite chez nous. Au final, nous avons créé un pays où les gens vivent comme des réfugiés, mais chez eux. Nous les avons privés de leur autonomie. À présent, avec cette crise, il y aura beaucoup de travail pour les psychologues en Roumanie. Parce que si nous, à l'Ouest, nous sommes habitués aux crises, aux fluctuations de l'économie, au contraire,

à l'Est, ils ont l'illusion que tout est facile, que c'est l'Eldorado, et aujourd'hui, ils sont endettés à un point tel qu'ils risquent la banqueroute. Jusqu'à présent leur principale source de revenus, c'était les transferts d'argent. Jusqu'à l'année dernière, tous les Roumains honnêtes d'Europe envoyait chez eux 400 ou 500 euro chacun. Et maintenant qu'ils vont être licenciés, que va-t-il advenir de la Roumanie ? »

*

Les discours que nous avons recueillis au cours de nos recherches soulèvent nombre de nouvelles questions. Les projections impérialistes de certains Italiens associées à un sentiment de proximité culturelle souvent réaffirmé, constituent un phénomène surprenant. Les Italiens se présentent comme les « cousins américains » des Roumains. Ils revêtent en quelque sorte le rôle que ces derniers ont pu jouer dans leur pays au lendemain de la défaite des nazis-fascistes. Il est probable que les Italiens voient là une revanche symbolique, avant tout sur la pauvreté qui fut la leur, puis sur la défaite de 1945. En effet, la prépondérance du schéma d'identification avec les Américains fait passer à la trappe la politique de l'Italie fasciste dans les pays de l'Est. Cette étrange réélaboration mémorielle est sans doute précieuse pour comprendre comment les Italiens revisent aujourd'hui leur passé depuis la césure historique de 1989. Nous n'avons pas encore pris la pleine mesure des implications politiques et culturelles de la disparition du système communiste. Comme le rappelle le sociologue italien Devi Sacchetto à propos des délocalisations : « Derrière les entrepreneurs et le personnel managérial, il y a comme un grand trou noir : la fin du socialisme réel, mais avant encore, la perte de toute forme d'émancipation qui ne passe pas uniquement par l'acquisition d'argent et de pouvoir (Sacchetto, 2008, p. 142). » Le déclin des grandes utopies est omniprésent et pèse aujourd'hui plus que jamais sur l'expression des possibles de la politique en Europe.